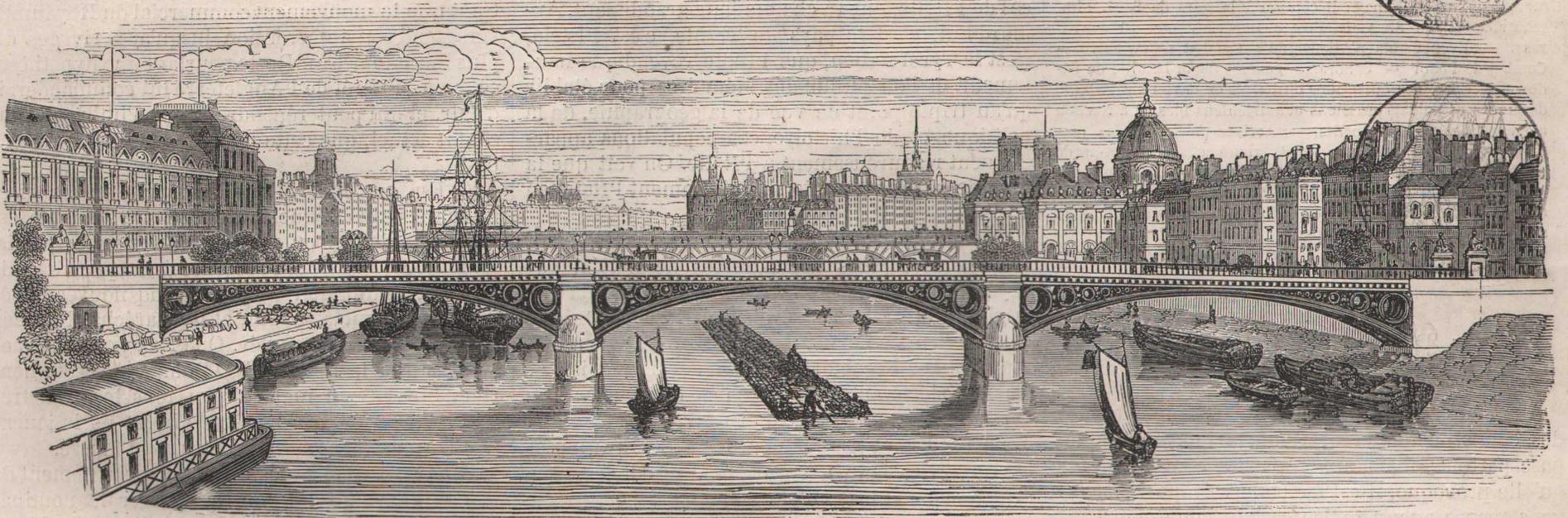


L'ILLUSTRATION

JOURNAL UNIVERSEL



Direction, Rédaction, Administration :

Toutes les communications relatives au journal, réclamations, demandes de changements d'adresse, doivent être adressées *franco* à
M. AUG. MARC, DIRECTEUR-GÉRANT.
 Les demandes d'abonnement doivent être accompagnées d'un mandat sur Paris ou sur la poste.

24^e ANNÉE. VOL. XLVIII. N° 1221

Samedi 21 Juillet 1866

L'administration ne répond pas des manuscrits et ne s'engage jamais à les insérer.
 Vu les traités, la traduction et la reproduction à l'étranger sont interdites.
BUREAUX : RUE RICHELIEU, 60.

Abonnements pour Paris et les Départements :

3 mois, 9 fr. ; — 6 mois, 18 fr. ; — un an, 36 fr. ; — le numéro, 75 c.
 la collection mensuelle, 3 fr. ; le volume semestriel, 18 fr.

ABONNEMENTS POUR L'ÉTRANGER :

Mêmes prix ; plus les droits de poste, suivant les tarifs.
 Les abonn. partent du 1^{er} n° de chaque mois.



P. Blanchard
 Nancy

Fêtes de Nancy (15 juillet) : Réception à la gare de S. M. l'Imperatrice et de S. A. le Prince Impérial. — (Voir le *Courrier de Nancy*).

SOMMAIRE.

Texte : Revue politique de la semaine. — Courrier de Nancy. — Anne-Marie, nouvelle (suite). — Promenades et croquis : Prague. — Histoire de la guerre (3^e article). — Chronique musicale. — Le cable transatlantique. — Correspondances particulières : Vienne, Berlin, Pesth, etc. — Le prince Amédée.

Gravures : Fêtes de Nancy : Réception à la gare de S. M. l'Impératrice et de S. A. le Prince Impérial, etc. (6 gravures). — Événements d'Allemagne : Combat d'Oswieczin. — Combat de Podol — Panorama général de la bataille de Sadowa. — Carte des opérations militaires en Bavière. — Bataille de Skalitz. — Soldats prussiens et autrichiens blessés à Nachod arrivant à la gare de Gorlitz. — Arrivée à Berlin des premiers étendards pris sur les Autrichiens. — Avant-garde de garibaldiens prenant position à Veza. — Uniformes des volontaires garibaldiens. — Le prince Amédée. — Pesth : Convoi de blessés à la gare du Nord. — Volontaires viennois au Prater. — Échecs. — Rébus.

REVUE POLITIQUE DE LA SEMAINE

Aux coups de théâtre allons-nous voir succéder des coups de tonnerre? C'est la question qu'on pose partout; mais, aux réponses contradictoires qu'elle provoque, il est facile de voir que nous n'avons encore aucun indice certain pour nous conduire dans le labyrinthe des appréciations contraires. Le gouvernement n'a pas encore parlé. Bien mieux, le *Moniteur* a formellement démenti les nouvelles présentées par la *Presse* et la *France*, au sujet des conditions imposées par la Prusse pour arrêter la première base des préliminaires de paix. Toutefois, l'incertitude ne peut être de longue durée. Toutes les dépêches et tous les journaux de France et de l'étranger annoncent unanimement qu'un premier accord s'est établi entre la Prusse, la France et l'Italie, pour soumettre à l'Autriche les bases principales de l'armistice et de la paix. C'est donc la réponse de l'Autriche que nous attendons, et c'est à cette réponse que reste attachée la fin ou la continuation de la guerre. Or, si le gouvernement de Vienne n'a fait connaître encore aucune résolution positive, l'ordre du jour adressé par l'archiduc Albert à l'armée du Sud fait assez pressentir l'énergique résistance que l'Autriche opposera à la marche envahissante des armées prussiennes.

Cette entente de la France, de la Prusse et de l'Italie n'a pas manqué de produire une vive sensation, et la phrase du *Moniteur* du 14 courant, annonçant « que les meilleures relations n'ont cessé d'exister entre l'empereur Napoléon et le roi de Prusse, » a été un trait de lumière pour tous les esprits qui voyaient dans la cession de la Vénétie à la France le fondement d'une alliance franco-autrichienne.

La cession de la Vénétie elle-même, que devient-elle? Ici encore, nous devons nous montrer réservés, devant le silence du *Moniteur* et l'absence de tout document officiel. Mais nous pouvons, du moins, signaler l'attitude conservée par la France depuis quinze jours. Toutes nos flottes, que les novellistes ont fait partir l'une après l'autre, attendent encore l'ordre de prendre la mer. Le corps expéditionnaire, dont on annonçait la prochaine arrivée à Venise, n'est pas même en voie de formation. La cession de la Vénétie était-elle conditionnelle? Le gouvernement français a-t-il fait ses réserves? L'entrée en possession était-elle subordonnée à l'acceptation de l'armistice? On serait tenté de le croire, en voyant la *Gazette de Venise* publier une notification officielle de la lieutenance autrichienne de la Vénétie, en date de Vérone, 7 juillet, pour démentir la nouvelle que la cession de la Vénétie soit un fait accompli. Encore une question qui nous fait désirer au plus vite le *fiat lux* du *Moniteur*! La mission du prince Napoléon, qui vient de partir pour le quartier général du roi Victor-Emmanuel, ne tardera pas sans doute à nous édifier sur ce point important.

En attendant, les événements vont au pas de charge. L'armée du général Cialdini traverse résolument la Vénétie. Hier, elle occupait Padoue,

elle occupe aujourd'hui Vicence, et les journaux italiens nous annoncent pompeusement qu'il saura trouver le chemin qui conduisit Napoléon I^{er}, vainqueur, jusqu'à Vienne. Garibaldi publie, de son côté, une proclamation datée de Bagolino, dans les montagnes du Tyrol, pour faire appel aux carabiniers de l'armée italienne. Et puis, enfin, chose plus grave, c'est le programme des exigences de l'Italie, qui va chaque jour grandissant. Aujourd'hui, c'est le pays de Trente, c'est l'Istrie, c'est le Tyrol italien, que l'Italie revendique hautement, et l'on publie des Mémoires pour établir qu'au triple point de vue de la géographie, de la politique et de l'histoire, ces populations appartiennent rigoureusement à l'Italie. On voit que la faim de la Prusse a mis singulièrement l'Italie en appétit.

Quant à la Prusse, elle marche à pas de géant, et les dithyrambes des adresses de Berlin, envoyées au roi, n'hésitent pas à proclamer déjà que la gloire du grand Frédéric est éclipsée. Entrée de l'armée prussienne à Prague, à Brünn, puis à Ollmütz, puis à Francfort; défaite des Bavares par les Prussiens, autre victoire des Prussiens à Aschaffenburg sur le 8^e corps de l'armée fédérale, évacuation de Francfort par les fédéraux; toutes ces nouvelles donnent assurément un vif éclat aux armes prussiennes, mais impriment en même temps à leurs visées ambitieuses un élan démesuré. Vienne un autre Sadowa, et il ne sera plus possible de mesurer l'envergure de l'aigle à deux têtes!

Tout, d'ailleurs, à Berlin, est mené de main de maître. M. de Bismark poursuit avec activité la formation du Parlement allemand, qui doit se réunir à Berlin après la fermeture des Chambres prussiennes; et, à cet égard, le *Moniteur prussien* nous répète à satiété que la Prusse n'a pas entrepris la guerre actuelle par un vil désir de conquêtes, mais bien par dévouement à la patrie allemande. Qui espère-t-on tromper avec un pareil langage? On se demande, en vérité, si les ministres prussiens, après avoir publié de pareilles notes, peuvent, comme les aruspices, se regarder sans rire. Mais cette marche en avant n'en est pas moins frappante. Dix-huit États, représentant avec la Prusse trente millions d'Allemands, ont déjà adhéré au programme de M. de Bismark et vont participer aux élections du nouveau Parlement. Encore quelques succès, et suivant le langage imagé qu'on tient à Berlin, la Prusse sera le muscle et le nerf de l'Europe centrale.

On peut donc regarder la vieille Confédération germanique comme définitivement dissoute. La Diète se meurt, la Diète est morte! Vaincue hier à Aschaffenburg, elle ne se relèvera jamais de sa défaite. C'est le dernier lambeau des traités de 1815 qui s'en va. La Diète ne représentait plus depuis longtemps qu'une machine à voter, et son rôle, si elle en a eu un, n'a jamais consisté qu'à mettre obstacle à l'émancipation de l'Allemagne.

Sous le coup de l'action dévorante de la Prusse, que fait l'Autriche? Rien, ou presque rien! En apparence, du moins, le vaste empire d'Autriche semble atteint de paralysie. Nulle vie, nul élan, nulle énergique expansion. L'ennemi est aux portes de Vienne, et le maire de la ville, M. Zelinka, assisté de deux adjoints, demande à l'Empereur ce que fera le gouvernement de la capitale en présence de l'ennemi. L'empereur François répond que Vienne sera traitée comme une ville ouverte, et que le gouvernement s'en ira rejoindre l'armée. L'Autriche subit cruellement aujourd'hui les fautes de son système politique. Elle s'aperçoit, mais un peu tard, que le mouvement vaut mieux que l'immobilité, le droit que le privilège, le progrès que les pratiques surannées. Elle a longtemps trouvé de bon goût de rire des principes de 89; elle doit voir aujourd'hui que ces lois de la vie moderne, plus ou moins appliquées par la Prusse, ont plus de puissance que les paperasses de sa bureaucratie ombrageuse.

En dehors des pays belligérants et de la médiation de la France, les puissances neutres n'ont encore pris aucune part à la crise qui travaille l'Europe. On annonce bien de la part de la Russie une

grande concentration de troupes sur ses frontières occidentales; mais on ne sait, jusqu'à présent, absolument rien sur le rôle qu'elle entend remplir. Quant à l'Angleterre, le principe de non intervention est hautement proclamé par ses trois premiers ministres, lord Derby, lord Stanley et M. Disraeli. L'Angleterre va donc tranquillement s'occuper de ses affaires, et M. Disraeli s'en glorifie en montrant que le mouvement commercial du Royaume-Uni étend son intervention jusqu'aux rivages du plus lointain océan. Reste pourtant une hypothèse, celle où l'intérêt de l'Angleterre lui commanderait d'agir, et qui peut répondre, dans l'imbroglio du conflit actuel, que cette hypothèse ne se réalisera pas?

En Espagne, nous allons de surprise en surprise. Le maréchal O'Donnell, vainqueur de l'émeute, est le lendemain vaincu par les intrigues du palais. La reine n'a pas voulu accorder à son premier ministre la nomination des trente-cinq nouveaux sénateurs présentés par lui, et le maréchal Narvaez a été rappelé au pouvoir. Que fera donc Narvaez de plus que le maréchal O'Donnell? Absolument rien. Suivant un mot célèbre, tous les ministres en Espagne jouent le même air, et ils le jouent malheureusement sur un instrument faussé.

Dans les Principautés unies, le consentement de la Turquie vient enfin de régulariser la nomination du prince Charles de Hohenzollern. La Porte se montre même généreuse à l'égard du nouvel élu, en reconnaissant que l'hospodarat sera héréditaire dans la famille du prince. Le prince Couza n'avait été reconnu hospodar qu'à vie. La Prusse va donc trouver là un appui résistant et durable. Trop heureuse Prusse! Tout lui réussit, et elle pourra désormais prendre la devise de Fouquet : *Quo non ascendam!*

En France, le Sénat, après une courte discussion, a voté à l'unanimité le sénatus-consulte qui lui a été présenté. « Nos convictions sont formées, » a dit M. Rouland, la discussion est inutile. L'amendement de tout article constitutionnel est donc à l'avenir soumis aux formes réglementaires établies par ce sénatus-consulte.

Le *Moniteur* a publié un décret, en date du 14 juillet, portant que la session des conseils généraux s'ouvrira le 27 août prochain et sera close le 10 septembre suivant. Le même décret fixe au 24 septembre l'ouverture des conseils d'arrondissement.

A. MARC.

COURRIER DE NANCY

« Fête séculaire de la réunion à la France de la Lorraine et du Barrois. » Au nom du comité des fêtes, le maire de Nancy a l'honneur de prier M.... d'assister aux fêtes qui auront lieu les 14, 15, 16 et 17 juillet. »

Cette fête de Nancy n'était pas seulement une fête locale, mais véritablement une fête nationale. Il y a cent ans que la Lorraine et le Barrois ont été réunis à la France, cent ans qu'ils ont donné à notre pays, qui est le leur, des preuves ineffaçables de dévouement, et, — un siècle après l'annexion du royaume de Stanislas au royaume de France, — le Barrois et la Lorraine ont encore voulu sceller par leurs acclamations un pacte qu'ils avaient tant de fois déjà signé de leur sang.

Je n'aurais pas voulu manquer une telle occasion de voir de près ces mâles et héroïques populations lorraines, dont les hommes, ainsi que l'a remarqué M. d'Haussonville, fournissent le plus de soldats à notre armée, les femmes, le plus de sœurs de charité à nos hôpitaux. C'est le samedi que nous partons. Meaux, Épernay, Châlons, avec leurs gares décorées d'écussons et de banderolles, et leurs pompiers sous les armes, sont bientôt dépassés.

Nous sommes à présent, dirait Voltaire,

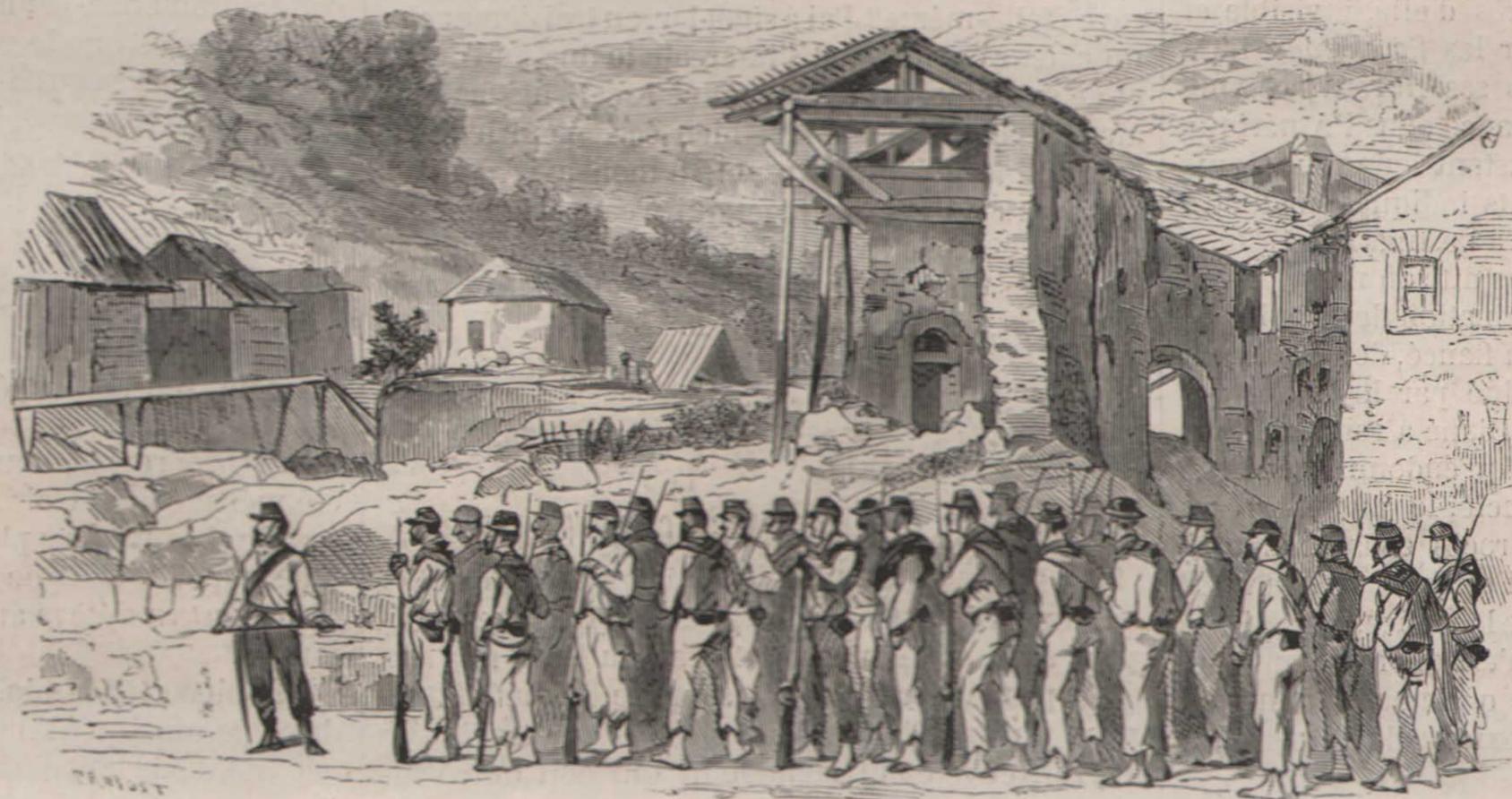
Sur les confins du pays champenois,
Où deux poteaux, ornés de trois merlettes,
Disent aux gens : En Lorraine vous êtes!

21/3/1866



Arrivée à Berlin des premiers étendards pris sur les Autrichiens — (Voir page 47.)

va fouiller, lorsqu'il a besoin de se créer des ressources. Le brigand est un personnage qui, mis en réserve par les directions habiles, réapparaît de dix ans en dix ans, et toujours avec un nouveau succès. Voyez *Fra-Diavolo*, *Zampa*, *Lara*, *Scopetto* et tant d'autres. Voyez *Jose Maria*, le bandit de la dernière apparition, enrubanné, vêtu des vieilles défroques rajeunies de ses illustres prédécesseurs. Première ingéniosité des auteurs, MM. Cormon et Henri Meil-



Veza (chemin du Tonnal) : Avant-garde de garibaldiens occupant la position abandonnée par les Autrichiens.

hac, Jose Maria n'existe pas; voilà qui différencie singulièrement le sujet du nouvel opéra-comique de ceux de leurs devanciers. Ce n'est rien; attendez-vous à des choses plus surprenantes encore.

Donc Jose-Maria, le brigand, la terreur du Mexique, n'est plus de ce monde, mais le nommé Dinero, un astucieux coquin qui vit de contrebande dans les montagnes de Mazatlan, le fait renaître à son bénéfice. Il l'a vu, lui; Jose